L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE.—NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 20 DECEMBRE 1851.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE,
55, RUE DES CHARTRES.

Journal Officiel de l'Etat, du Conseil-Général et du Conseil de la Première Municipalité.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 20 DECEMBRE.

Rôle des Etats-Unis.

Kossuth, dans cette lutte si le nom de l'ancien gouverneur de la Hongrie revient si souvent sous notre plume, Kossuth est en ce moment le héros du jour et fixe sur lui l'attention du pays. Ses plaidoyers et ses projets sont le texte de toutes les conversations, et de toutes les dits curieux. La présence du Nord n'occupe presque plus personne. Les sympathies de l'Amérique républicaine, ses encouragements, ses vœux, sont pour ces hommes courageux qui, après avoir lutté si longtemps et si bravement, sont forcés de chercher un refuge sur une terre étrangère. Ces sympathies, ces vœux, ces encouragements, ne sont pas stériles. Ils font battre le cœur de tout homme qui se fait un noble devoir d'aimer la liberté, et de travailler au paisible progrès de l'humanité. Ils font naître dans les cœurs des républicains de l'Amérique du Nord, une haine profonde contre les peuples qui ont étouffé dans le sang les premiers mouvements de l'esprit révolutionnaire de l'Ancien Monde.

Quelque fâcheuse et quoi que l'on pense de Kossuth, on peut l'admirer ou qu'on le dénigre, qu'on lui accorde de l'habileté ou du génie, il n'en restera pas moins le représentant des nouvelles tendances de la vieille Europe. Kossuth n'est pas seulement un homme remarquable, c'est un symbole, c'est un principe vivant. Il n'est pas, il n'était pas parmi nous pour être promené en triomphe et recueillir les applaudissements de la foule. Sa mission, il l'a dit lui-même à New York, est toute autre. Il est venu hardiment nous demander aide et secours contre la Russie. Il a dit que nous nous coalisions avec l'Angleterre, arrêter les armées du czar dans leurs marches, et ramener triomphantes dans leurs contrées les légions de la Hongrie.

En d'autres termes, il propose à l'Union de contracter son ancienne politique et de se mêler de nouveau aux aventures d'une guerre européenne.

Le peuple américain est d'accord sur ce point avec le gouvernement. Les Etats-Unis n'exercent pas et ne veulent pas exercer d'influence sur les affaires de la Hongrie comme sur celles des autres peuples européens, d'une autre intervention que l'intervention morale. Nos sympathies seront toujours acquises à ces derniers, et nous ne cesserons pas de leur exprimer ces sympathies ou de leur offrir notre hospitalité. A qui Kossuth doit-il sa présence parmi nous? Aux Etats-Unis. Grâce à notre [illegible] décidés, malgré les menaces de l'Autriche et de la Russie, à rendre à [illegible] ceux des autres réfugiés de Kutahia qui avaient pu obtenir d'autres [illegible] obtient après quelques négociations. Kossuth proteste par [illegible] à ce passer du douloureux [illegible] Angleterre et de l'Amérique, [illegible] Kossuth, [illegible] pour [illegible] Etats-Unis, [illegible] pour [illegible] Kossuth, Patrick Connin et John [illegible] pour [illegible]

[illegible] pour mourir.

[illegible] Mayo et sa femme ont été traduits hier devant [illegible] pour [illegible] sous la prévention d'avoir commis un assaut et batterie avec intention de tuer [illegible] Wm. A Copp. Cette affaire sera examinée aujourd'hui.

[illegible] a été arrêté hier dernier Premier [illegible] Cour [illegible] pour se rendre à Gonaïves, pour avoir [illegible] de la rue [illegible] l'Hôpital.

NEW-YORK. — Le résultat des élections de New York n'est pas encore connu d'une manière définitive.

FEUILLETON.

EPISODES DE LA GUERRE DE HONGRIE.

Les 3 et 6 octobre dans la forteresse d'Arad.

(Suite et fin.)

Cependant le bruit de l'arrivée d'un courrier qui avait, disait-on, apporté l'amnistie, s'était vite répandu dans la ville d'Arad, où la joie causée par cette bonne nouvelle n'hésitait pas à se manifester.

Avertie l'une des premières, la jeune femme de Damianics accourut de suite à la citadelle pour partager son bonheur avec son mari. C'est elle qui la première vit sourire aux lèvres qu'elle franchit la porte de la forteresse et qu'elle arriva jusqu'au seuil du corps de logis où les généraux étaient gardés à vue. Mais là la joie devait se changer en douleur et le sourire devait faire place aux larmes. La pauvre femme pensa mourir de stupeur autant que de souffrance en apprenant l'ordre fatal. Elle voulut pénétrer jusqu'à son mari, mais les soldats croisèrent la baïonnette devant elle. Un des officiers prisonniers courut alors demander au général Howiger l'autorisation pour elle de voir son époux.

—Mêlez vous de vos affaires.

Telle fut la réponse brutale que le général autrichien fit à l'officier. En l'apprenant, l'indignation rendit à Mme Damianics toute sa force et tout son courage. Elle-même alla trouver Howiger. Celui-ci résista longtemps, alléguant les ordres qu'il avait reçus ; la jeune femme insista, lutta victorieusement. Il n'y avait pas dans les annales de la barbarie un fait qui put servir de précédent au refus du général autrichien, et Howiger finit par céder. Ce fut le plus grand effort de générosité que put faire la clémence impériale.

La grâce s'acheva pour les prisonniers dans l'abattement et la douleur ; un morne silence enveloppa la forteresse. On n'entendait que le pas monotone des sentinelles et le bruit des armes aux portes, qui avaient tous été doublés par mesure de précaution. Après avoir vu s'étendre leurs espérances dans la violation des lois de l'homme et de l'humanité, le sentiment qui dominait tous les autres dans les âmes des captifs, c'était celui de la pitié pour leurs adversaires. Cependant on ne crut pas ces mesures suffisantes encore, le soir on fit retourner les canons des remparts, et leur gueule béante menaça, au moindre indice d'effervescence, de vomir la mitraille sur des prisonniers sans armes. On posa en outre un cordon de tirailleurs devant la porte et des sentinelles sous les fenêtres du général Damianics.

Au milieu de cet appareil menaçant, lorsque les ténèbres de la nuit eurent étendu leurs voiles sur la forteresse, on entendit un son inaccoutumé et doux à ne surprendre que des oreilles attentives, et se répandre comme un plaintif écho à travers l'ombre silencieuse. L'instrument qui produisait les sons mystérieux était le plus doux de tous ceux que les lèvres humaines ont coutume d'animer, la flute, et l'air dont il exhalait la mélodie était le plus triste, le plus imprégné de larmes que le génie musical ait produit, l'air final de la *Lucia*. Cette mélodie descendait de l'une des fenêtres du bâtiment, où les généraux vous l'ai supplice passaient leur dernière nuit. La bouche qui tirait du bois sonore ces accens de douleur et de résignation était une de celles que le bourreau devait clore le lendemain; le virtuose de ce concert suprême était le général Lahner. Il chantait son chant de mort, comme la cantatrice des montagnes Rocheuses ou comme les hirondelles de l'Asie.

Cette belle âme adorera! *dell'alma innamorata*, c'était la patrie bien-aimée pour laquelle il allait mourir.

Il n'est point de langage au monde qui puisse rendre l'effet de cet air dans cet instant si triste et si solennel.

Le lendemain matin, cinq et six heures sonnèrent sans que l'on fût encore, comme d'habitude, les portes des casemates aux prisonniers. Un peu après sept heures, coup sur coup entendirent derrière le rempart une détonation pareille à un feu de peloton; puis, une minute après, un coup de fusil isolé retentit : c'était l'exécution des trois généraux à Kiss, Desseffy, Schweidel et du lieutenant-colonel Lazar qui venait d'avoir lieu. Ce dernier, par une faveur toute spéciale, dû avancer ou le retarder d'une heure au lieu de subir, comme ses camarades, la honte du supplice de la potence.

Quelques instans après un détachement d'infanterie était venu prendre les quatre condamnés et les avait conduits dans le deuxième fossé de la citadelle, du côté nord.

Dans le dernier fiacre était un grande toilette, il avait disposé avec plus d'exactitude que jamais entreprendre son dernier voyage. Ses boucles étaient ornées de bagues d'un grand prix, et il avait passé autour dans son gousset environ mille francs. Il se dépouillait devant apparemment bourreau, c'était en quelque sorte une offrande que la victime faisait au sacrificateur. Il voulait, disait-il, mourir en gentilhomme, comme il avait vécu. Les officiers de service pour cette exécution adoptèrent les mêmes dispositions que celles qui avaient rapporté beaucoup cette race de jeunes Français que le Vieux monde voyait passer insoucians et [illegible] disparaître dans les petites maîtres [illegible] disparaître dans les champs de bataille, [illegible] la mort une espèce de bal à la mode.

Desseffy avait aussi revêtu un costume élégant et acheté hautement de mots des pieds à la tête. La veille il avait fait venir des gants de 4 Arad, afin de mourir aussi en homme bien appris.

Le vieux Schweidel n'avait guère songé à sa toilette. Il n'était un officier, prisonnier comme lui, dans la forteresse, et sa présence douloureuse s'était concentrée sur cette tête chérie. N'admirez-vous pas ce raffinement de cruauté ? Il faisait la condamner à entendre le coup de feu qui devait tuer son père !

Quant à Lazar, il avait une femme, il avait des enfans en bas âge, qu'allaient ils devenir ! Mais pas une réflexion ne s'arrêta à un moment de [illegible] sur le coup mortel.

L'officier commanda le feu. Trois seulement des victimes tombèrent frappées à mort. Kiss se leva :

—Et moi, dit-il, vous m'avez oublié!

Un balle avait seulement effleuré son épaule.

Le caporal, dont le fusil était resté chargé, sortit des rangs et lui tira un coup de fusil presque à bout portant. La balle cette fois frappa le général au front, et il tomba pour ne plus se relever.

Voilà pourquoi les prisonniers avaient entendu un coup de plus pour mourir d'instans après la décharge du détachement.

En vain les parens d'Ernest Kiss demandèrent au général autrichien de leur laisser prendre au moins le corps de la victime son anneau de mariage comme souvenir; cette prière fut durement repoussée.

Pour Desseffy, qui venait de mourir auprès de lui, des retranchemens de Perlasz, les mêmes circonstances qui accompagnèrent sa mort sont dignes d'être recueillies pour l'histoire. C'est après la bataille de Teneswar qu'il avait mis dans les armes. Il tenait encore et aurait pu sauver par elle sa liberté et celle de ses amis, s'il avait voulu. Le prince Leischtenstein, connaissant la noblesse du cœur du général Desseffy, lui avait envoyé un parlementaire et l'avait engagé à se rendre, lui donnant sa parole que lui et ses soldats auraient la vie sauve. Desseffy, vaincu par les promesses loyales de Leischtenstein, n'hésita pas à déposer les armes. Cependant, Desseffy était encore prisonnier. Sa femme courut alors se jeter aux pieds du prince Leischtenstein et lui fit la même prière.

—Soyez sans crainte, madame, s'écria le prince, j'ai donné ma parole : votre mari ne mourra pas.

Le prince se rendit aussitôt lui-même chez le général Haynau.

—Général, lui dit-il, c'est moi, vous le savez, qui ai donné ma parole de sauver la vie de votre prisonnier si je n'avais attaqué l'ennemi sans avoir attendu vos ordres. Pour ce fait, vous m'avez jeté dans l'ordre militaire de Marie-Thérèse. Général, pour un autre cet honneur donné par le jeune prince allemand, pardonnez-moi, mais je ne suis pas encore arrivé à votre âge, et je désire vivre encore assez longtemps pour mériter la reconnaissance de mon souverain.

Haynau, touché de cette noble réponse, répondit au prince qu'il ne pouvait pas lui refuser la grâce de Desseffy, puisque lui-même avait donné sa parole.

Le prince se rendit aussitôt